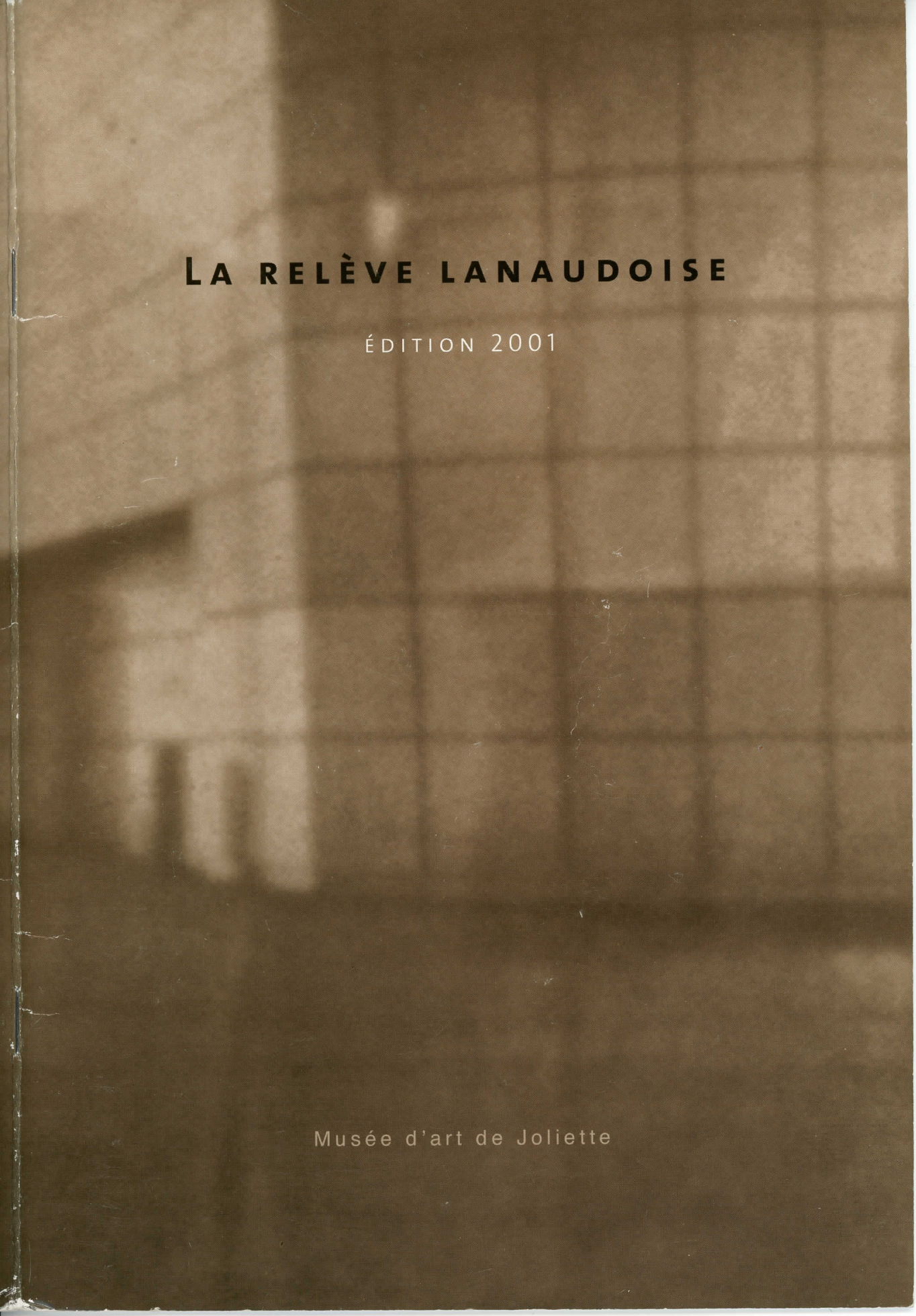


La relève lanaudoise

ÉDITION 2001

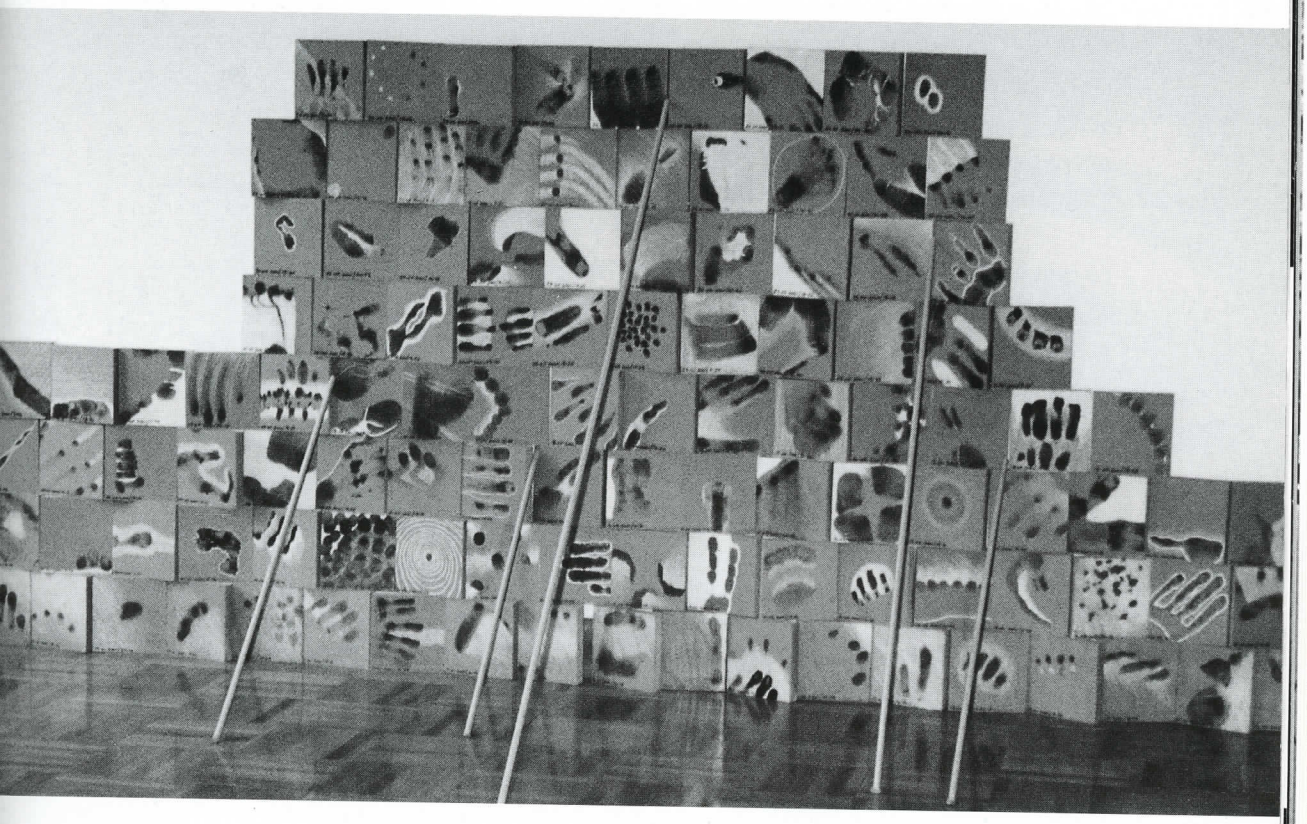
Musée d'art de Joliette

Magali Chouinard

Magali Chouinard est née à Montréal en 1964. Elle vit à Saint-Charles-de-Mandeville depuis 1971 et enseigne les arts plastiques aux élèves du deuxième cycle de l'école secondaire Pierre-de-Lestage à Berthierville. Après avoir obtenu un diplôme d'études collégiales en arts plastiques du Cégep Joliette-De Lanaudière, elle poursuit sa formation à l'Université du Québec à Montréal où elle obtient un baccalauréat en enseignement des arts plastiques en 1986. Au cours de ses études, elle amorce, à travers la gravure, une démarche sur la notion d'hybridité. Elle développera ce thème pendant quelques années en explorant toutefois différents modes d'expression : jeu théâtral, mise en scène et écriture. En 1991, elle complète ainsi un certificat en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal. Par la suite, son intérêt pour la sculpture la ramène à la même institution où elle termine un baccalauréat en arts visuels en 1996. Ses recherches sur l'espace, la mise en scène et la narration dirigent son travail de plus en plus vers l'installation, mais c'est avec l'exploration de l'art performance qu'elle se permettra de fusionner les différentes disciplines qui la fascinent depuis toujours, soit les arts visuels, le théâtre et l'écriture.

Magali Chouinard affirme sa multidisciplinarité dans des œuvres principalement installatives où les cycles de temps et le corps prennent une large place dans un processus de création performatif. Depuis 1997, elle a présenté régulièrement son travail sous forme d'expositions individuelles et collectives, notamment *Géographies à fleur de peau* à la Galerie Gora à Montréal et *J'eux (œuvres choisies)* dans le cadre du 15e Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Elle travaille actuellement à un nouveau projet d'exposition *La surface des jours* qu'elle compte présenter en 2002.

MAGALI CHOUINARD
Prélèvement sur 365 jours (détail), 2001
Blocs de fibre de pin, encre noire,
crayon blanc, marqueur rouge
cat. n° 2



Introduction. Le choix d'une génération

par France Gascon

Cette exposition, qui en est à sa deuxième édition, est un moment privilégié dans la vie d'une institution comme la nôtre qui cherche à faire partager à son public l'aventure de la création contemporaine dans ses aspects les plus diversifiés et les plus concrets. La formule de cette exposition exige que, pendant quelques mois, l'équipe des expositions se mette, par des visites d'ateliers, à l'écoute des plus récentes tendances qui ont émergé chez les jeunes créateurs issus de notre milieu. Le résultat, imprévisible, est toujours porteur d'une grande vitalité et s'avère fertile en enseignements et en émotions pour ceux que l'actualité, sous toutes ses formes, intéresse. Le public est, pour ces expositions, nombreux, curieux et rarement sans opinion.

Le musée, que l'on voit souvent comme à distance de l'actualité, se trouve ici en prise directe sur la création la plus récente. Que la plus jeune génération ait été privilégiée ne fait qu'accentuer le caractère inattendu des résultats auxquels on peut s'attendre. On parle en effet volontiers d'une « culture » jeune et qui, à ce titre, nous questionne parfois davantage que n'importe quelle autre culture qui, même étrangère, a eu le temps d'être codifiée et balisée. Grande consommatrice de nouveauté, surtout depuis la fin du 19e siècle, l'histoire de l'art a aussi le regard tourné vers ce qui se détache des conventions et crée des points de rupture par rapport aux traditions. En ce sens, l'histoire de l'art privilégie elle aussi les découpages générationnels comme celui auquel nous nous sommes livrés dans cette exposition.

La relève lanaudoise, édition 2001 réunit des œuvres de François Blouin, Magali Chouinard, Yana Cimon, Hugues Dugas, Jean-Philippe Lemay, Michel Pelland, Henri Venne et Linda Venne. On est d'abord frappé, dans cette exposition, par la diversité des médias auxquels est associé l'ensemble de ces

artistes. Vidéo, installation, peinture, photographie..., le catalogue des médias en vogue depuis les quarante dernières années y est décliné intégralement. Même ceux dont on ne cesse de prédire la disparition – on pense ici à la peinture –, trouvent à se réinventer et se présentent parfois comme les médias qui semblent susciter le plus d'innovation. On remarque aussi que les nouvelles technologies côtoient les plus anciennes, ce qui continue de faire mentir les analyses les plus simplistes qui prédisaient que les origines historiques d'un média pouvaient en limiter la portée ou l'actualité. Il y a déjà longtemps que le milieu de l'art a résolu pour lui-même la contradiction où aurait pu le plonger cette coexistence de l'ancien et du moderne. D'ailleurs, d'aussi près qu'on y regarde, et plusieurs œuvres de l'exposition en témoignent, le plus nouveau et le plus ancien se côtoient souvent au sein de la même œuvre et brouillent ainsi davantage les pistes – un photographe (Jean-Philippe Lemay) tirant par exemple des images à partir d'un procédé de *camera obscura* mis au point par Léonard de Vinci ou un peintre (Henri Venne) réalisant des peintures qui ont tout de la photographie ou des photographies qui ont tout de la peinture. La même ambivalence règne du côté d'un « sculpteur » (Hugues Dugas) qui crée une installation constituant, avant tout, l'évocation d'un espace pictural. La technique, tout comme le genre, on l'aura compris, sont devenus de simples matières premières et elles ne signent rien sur le plan idéologique qui ne le soit d'abord sur le plan artistique.

Dans le même ordre d'idées, il est remarquable de constater que la jeune génération mêle volontiers des éléments de culture populaire à des éléments de culture savante. Les uns font irruption dans le territoire des autres dans un constant mouvement de va-et-vient. Un mode d'écriture japonais s'infiltre dans le journal personnel des traces laissées quotidiennement par l'artiste sur des blocs de bois (Magali Chouinard). Une cosmogonie

personnelle, fortement individualisée, s'étale en prenant pour modèle l'ordonnancement traditionnel de la courtepointe ou de la broderie (Yana Cimon). Des images reflétant un haut niveau d'abstraction sont titrées par des extraits de chansons que l'artiste se trouvait à écouter par hasard (Henri Venne). Un procédé ayant ses lettres de noblesse, la *camera obscura*, est mis au service de monuments qui n'en sont pas et il sert à décrire un patrimoine institutionnel, industriel ou commercial, délibérément choisi pour son caractère banal (Jean-Philippe Lemay). La forme très connotée du triptyque – associé au décor religieux – accueille des images tirées d'albums de famille (Linda Venne). Partout aussi l'intime côtoie le public et la distance est réduite, sinon abolie, entre l'artiste, son œuvre et celui qui la regarde. Les vidéastes incorporent le spectateur dans leur œuvre et lui confèrent, soit pratiquement (François Blouin), soit symboliquement (Michel Pelland), le contrôle de leur œuvre. On est aussi, souvent, littéralement plongés *dans* l'œuvre, et celle-ci n'existe que par le fait de notre présence (Hugues Dugas).

Au-delà de ces considérations d'ordre philosophique ou sociologique, on constatera chez chacun de ces artistes le haut degré de raffinement conféré aux caractéristiques propres de l'univers que chaque œuvre propose. L'objectif d'Henri Venne de créer « une nouvelle sensation » serait en fait applicable à chacun d'eux au sens où chacun de ces artistes tente de « saturer » l'espace d'une expérience qui engage en propre *et* l'artiste *et* celui qui est convié à partager son travail. Cette expérience est sans équivalent et elle pousse le raffinement jusqu'à se vouloir unique et irreproductible. On assiste, dirait-on, à l'émergence d'un nouvel « impressionnisme », éclaté, partagé, qui s'est déplacé de l'œil au corps tout entier et qui est ancré dans un ici et un maintenant auxquels il n'est plus possible, désormais, d'échapper. C'est la voie que nous montrent, de manière plus évidente que jamais, ces travaux récents d'artistes de la relève.